

son amour éclairé pour les raretés ou les belles impressions, nous avons dû dédaigner tout ce qui pouvait s'acheter couramment chez un libraire pour ne nous arrêter qu'aux véritables curiosités.

En nous réduisant aux seules éditions lyonnaises, que de perles, que de bijoux nous avons pu exhiber, et quel nombre plus grand encore avons-nous passé sous silence !

La douloureuse vente de toutes ces richesses a dépassé 80,000 francs.

Si la première vente n'avait pas sauvé Cailhava, la seconde fut moins efficace encore. Abreuvé d'amertume, accablé d'ennuis, assailli par les hommes d'affaires qui ne ménageaient ni son amour-propre ni sa délicatesse, il s'éteignit juste un an après la dispersion de ses chers compagnons d'étude, de ses livres qu'il avait tant aimés. Sa bibliothèque avait été vendue du 8 au 13 décembre 1862 ; il s'éteignit, dans la souffrance et le chagrin, le 15 décembre 1863.

On lui fit des funérailles dignes de son nom et de son rang, mais, ses propriétés vendues et tous les créanciers désintéressés, il ne resta plus grand chose au fils de sa sœur, son exécuteur testamentaire, l'unique héritier de l'immense fortune qui s'était fondue si malheureusement dans ses mains.

Ses restes reposent à Sainte-Foy, dans le mausolée de sa famille. Il ne s'était pas marié et son nom, qui est dignement porté à Paris et dans le Midi, est complètement éteint à Lyon.

Aimé VINGTRINIER.